



# LUIGI SERAFINI OU UNE INVITATION À PRENDRE RENDEZ-VOUS AVEC L'ESSENTIEL

Auteur en 1981 d'un très singulier *Codex Seraphinius*, l'Italien Luigi Serafini confiait récemment qu'il le livra alors à son éditeur car celui-ci se trouvait à bout de patience. Et quelque quarante ans après, il n'en a toujours pas fini avec cette vaste geste, dont les chansons ne louangent rien hormis le langage lui-même. À l'occasion d'une exposition à Sète qui voit ses métamorphoses visuelles se déployer dans l'espace, son ami Pascal Bonafoux fait les présentations.

PAR PASCAL BONAFOUX

---

## **Luigi Serafini. Sur terre et sur mer avec le Codex Seraphinianus**

CRAC Occitanie, Sète. Du 10 octobre 2020 au 5 septembre 2021

Commissaire : Marie de Brugerolle

---

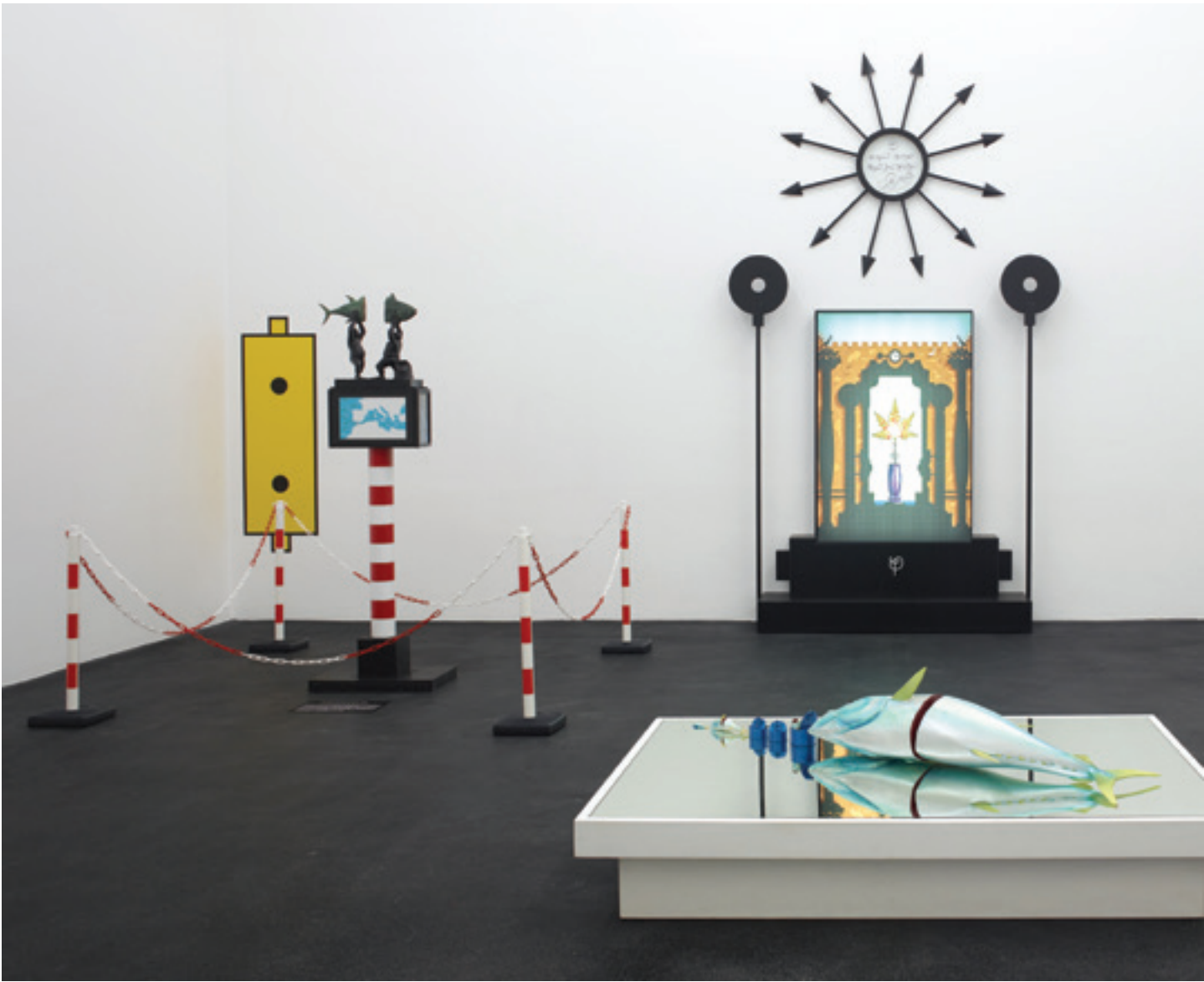
Il y a deux manières de présenter Luigi Serafini. Celle qui consiste à reprendre la réponse qu'il donna il y a quelques années lors d'une interview : « *Sono un satrapo della patafisica, ovvero la scienza delle soluzioni immaginarie* », autrement dit : « Je suis un satrape de la pataphysique, ou la science des solutions imaginaires. » Ce qui est confirmé sur la page qui précède l'achèvement d'imprimer de son livre *Le Commencement et la fin de la civilisation*, sixième volume de la Bibliothèque optimatique publiée par le Collège de pataphysique où il est précisé : « Luigi Serafini est satrape du Collège de pataphysique. » L'autre façon de le définir est d'affirmer qu'il est un touche-à-tout. Il faut ici rappeler la définition que donna de cette appellation Jean Cocteau lorsqu'il prononça son discours de réception à l'Académie française : « Donc, messieurs, vous adoptez un poète sans craindre qu'on ne vous fasse reproche d'avoir accepté un touche-à-tout, un homme-orchestre, un Paganini du violon d'Ingres, formule par laquelle je me suis plu à traduire une idée naïve de notre époque dont la hâte exige des étiquettes et qui consiste

à prendre pour touchatouisme cette manière propre au poète de toucher un même objet sous différents angles et éclairages, de telle sorte que seul un regard attentif et venant de l'âme s'aperçoive qu'il est unique. »

Parce qu'il a dessiné et peint, parce qu'il a sculpté comme il a conçu des meubles, des objets, parce qu'il a élaboré des décors, parce qu'il a écrit, certains ont été tentés de le dire peintre, dessinateur, sculpteur, décorateur, designer et enfin écrivain. Chacun de ces mots correspond sans doute à l'une des facettes de sa personnalité mais l'affadit. Un seul, celui prononcé par Cocteau, convient : poète. Qu'il faut accompagner de celui-ci : philosophe.

Et ceci pour une raison simple. En 1981, il y a donc quarante ans, le très précieux éditeur qu'était Franco-Maria Ricci publiait les volumes 27 et 28 de la collection *I segni dell'uomo*. Mais si les vingt-six volumes précédents établissaient un très riche dialogue entre les images reproduites et un texte, le *Codex Seraphinianus* « trichait ». D'une part parce qu'il rassemblait des images et un texte qui étaient du même auteur, Luigi Serafini, et d'autre part parce que le texte était, comme aucun autre, indéchiffrable, illisible. À la manière de Diderot, et comme lui philosophe soucieux de partager tous les savoirs, toutes les connaissances, pour qu'ils puissent être objets

Vue de l'exposition de Luigi Serafini, *Sur terre et sur mer avec le Codex Seraphinianus*, CRAC Occitanie, Sète, 2020.  
*Perséphone C*, 2005, résine peinte, 210 × 56 cm.  
Courtesy de l'artiste.



Capture du demi-thon. 2007, installation. Courtesy de l'artiste.

de débats et de critiques, il proposait une encyclopédie. Laquelle était, demeure et continuera de n'être comparable à aucune autre. Dans une préface, préface dont on sait depuis Georg Christoph Lichtenberg qu'elle est un paratexte, Franco-Maria Ricci avait cru nécessaire de prudemment signaler que ce *Codex* était un héritier du *Naturalis Historia* de Pline, du *De rerum natura* de Lucrèce, du *Speculum majus* de Vincent de Beauvais et bien évidemment de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Ce qui ne mettait pas en évidence une essentielle différence. On le sait depuis longtemps, les conclusions, certitudes et autres CQFD que rassemble une encyclopédie sont condamnés à être remis en cause. Ce que l'on a découvert, su, démontré ne tarde pas à être balayé. Le XX<sup>e</sup> siècle aura, plus qu'aucun autre, bouleversé les connais-

sances. Les notices des encyclopédies citées par Franco-Maria Ricci auront eu le sort des feuilles caduques. Or le *Codex Seraphinianus* ne sera, ne peut être ni périmé ni obsolète. Il l'est et le sera d'autant moins qu'il n'a rien de commun avec la science-fiction. Laquelle imagine, prévoit, annonce et prédit (en l'occurrence, rarement des lendemains qui chantent...). Les images qui y sont rassemblées ne sont pas davantage les illustrations d'une civilisation perdue mise à jour par l'archéologie. Sur elles, le temps n'a pas de prise. Comme il n'en a pas sur la poésie. Comment douter que c'est parce que ces images sont incomparables que Luigi Serafini n'avait d'autre choix pour les commenter que de devoir inventer une écriture. La seule certitude que celle-ci permette, c'est qu'elle doit être « lue » de gauche à droite. Le fait que les premiers



Planche du *Codex Seraphinianus*. 2000, impression numérique sous plexiglas, 100 × 140 cm. Courtesy de l'artiste.

« mots » de la plupart des légendes soient imprimés en caractère gras en est l'irréfutable preuve. Laquelle preuve ne sert à... rien. À rien qui permette de, à proprement parler, « lire ». Cette écriture, cette langue dont il est impossible de déterminer comment elle se prononce, comment y sont conjugués les verbes, quelles règles de grammaire elle impose, est intraduisible. Ce qui est une chance et un privilège. Parce que, on le sait, traduire, c'est trahir – *traduttore, traditore*. Ce que les traductions des poèmes de la langue originale à une autre ne cessent de mettre en évidence. Si ce n'était pas le cas, pourquoi éprouverait-on le besoin de tenter encore et encore de nouvelles traductions ? Il est fort probable que Luigi Serafini a voulu faire comme tout le monde sans y parvenir, impossibilité qui aura déterminé son originalité.

En raison du désarroi que ses dessins, ses tableaux ou encore ses sculptures provoquent, parce qu'il convoque des apparitions qui ne doivent rien – quand bien même elles sont fantastiques – aux sirènes, aux faunes, aux cyclopes et autres créatures dont la mythologie dressa le catalogue, il est hors de question de le qualifier de surréaliste. Cet adjectif lui va aussi mal qu'un chapeau haut-de-forme à un réverbère ou un sabot à une baleine. Par l'ensemble de son œuvre, Luigi Serafini est un contemporain essentiel. Parce qu'il est de ceux qui ouvrent en grand les portes et les fenêtres de l'esprit à la poésie, à l'humour, à la rêverie. Se priver de cette œuvre, et en particulier de son *Codex* qui a été publié dans de nombreux pays – ce qui est loin d'être un hasard –, c'est se priver de l'essentiel. Inconcevable renoncement... ■